

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

12eme. ANNEE No 102

OTTAWA, SAMEDI 23 MAI 1891

LE NUMERO 2 CENT 8

De Moltke = Arminius
SOUVENIRS
PAR
ARMAND DAYOT

(Suite et fin)
La veille j'avais été reçu en audience par Pie IX, et quelques heures avant de pouvoir contempler tout à loisir, pendant une soirée entière, à la bienheureuse leureur du punch, le masque sec et coupant du "fé" - maréchal, j'avais eu la joie de franchir la grille si bien gardée de la villa Casalini et de causer longuement avec Garibaldi. Ah ! j'ai gardé de cet entretien une impression profonde et je m'en souviens encore dans ses moindres détails.

Un incident d'un pittoresque dououreux signala la cérémonie d'audience au Vatican. Au moment où le Pape, très pâle et très-chancelant, passait devant le front des fidèles, appuyé au bras d'un de ses cameriers, un cri aigu et perçant, suivi presque aussitôt du bruit lourd d'une chute, troubla le calme relatif de la salle. Une dame américaine, une dévote octogénaire, accourue du fond de son Fiat, pour contempler, avant de mourir, l'auguste visage de Pie IX, n'avait pu résister à la force d'émotion produite sur son âme pieuse par la blanche apparition du Pape. Au moment même où, de sa lèvre tremblante, elle touchait la mule sacrée, son pauvre être affaibli et émacié par les pratiques mystiques se brisa et elle tomba foudroyée, comme au contact d'une pile électrique trop chargée.

En voyant passer près de moi, dans la chambre de pourpre, amilleux d'un moune silence, deux huissiers noirs, "en justaucorps de soie, à manteau de velours, la fraise au cou" chargés de cette lamen table loue humaine, presque dématérialisée par l'extase, je crus entendre la triste hémé des Goncourt, cette Mme Gervais qui'une semblable chose brisa au pied du Saint-Père, s'écrier, fiévreusement penché sur son imitation, dans une sorte d'exaltation farouche : "mourir, mourir à ce qui est, mourir au autres, mourir à moi même, toujours mourir."

Puisque je sens au courant de ma plume s'éveiller un à un tous mes souvenirs, que le lecteur me permette d'acquiescer en quelques traits Garibaldi (cet ami passionné de la France) que j'ai pu voir, en 1876, quelques heures avant de me trouver en présence de notre mortel ennemi.

Ce ne fut pas sans peine que je pénétrai dans la villa Casalini, si tée en dehors de la Porta Pia, à une lieue environ de Rome. Bien que muni de deux lettres d'introduction signées du nom de Victor Hugo et de Louis Blanc, je dus longuement parlementer avant de franchir le seuil qui était gardé par une sorte de paysan à boucles d'oreilles d'or, vêtu à la Catalane, et d'une mine passablement farouche (un débris des Mille, sans doute)...

Lorsque l'ordre de me laisser pénétrer fut parvenu au fidèle gardien, je passai fiévreusement devant la longue caravane internationale qui faisait queue quotidiennement à la grille, et après avoir traversé un fort beau jardin rempli d'arbres et orné de statues, je me laissai conduire dans une pièce de la villa où Garibaldi vint bientôt me trouver.

A son apparition, je m'abandonnai malgré moi à un mouvement de douloureuse surprise. Ce n'était plus le superbe marin de Rio-Grande, ni le beau cavalier de Milazzo et de Catalani, aux longs cheveux bouclés et à la figure éclairée par la lueur des batailles que j'avais devant moi, mais un vieillard aux traits amaigris par la souffrance, aux mains tordues par les douleurs et qui se traînait péniblement, courbé sur deux béquilles.

— Monsieur, me dit-il vivement en me tendant avec peine une de ses mains, soyez le bienvenu comme tous ceux de vos compatriotes qui

daigneront frapper à la porte de la villa Casalini.
Nous parlâmes longuement politique. Mais ce n'est pas le moment de relater ici tous les détails de cette entrevue... Qu'il me soit toutefois permis de dire que c'est avec une véritable exaltation juvénile qu'il parlait de la France, qu'il considérait toujours comme sa seconde patrie. Ainsi dans l'âme de ce héros, devant lequel tous les partis devraient s'incliner comme devant la plus haute personnification de l'idée de Patrie, aucune amertume ne subsistait contre un pays où il n'avait souvent recueilli que haine et ingratitude en retour des grandes fatigues qu'il avait supportées et des dangers sans nombre auxquels il s'était exposé pour sa défense.

Il s'exprimait en excellent français, avec un accent à peine perceptible, et sa voix pénétrante et bien timbrée avait la fraîcheur d'une voix de jeune fille.

Ce qui me frappa tout d'abord dans Garibaldi, ce fut l'exquise douceur de ses manières, et la puissante attirance de son regard et de son sourire. Mon collègue et ami Charles Yriarte fait connaître en excellents termes le secret de ses étonnants succès : ils sont dus, dit-il, non seulement à une éloquence entraînante, à son sang froid et à son cou age, mais aussi à une grâce indiscutable, à des dons magnétiques, à des attractions de charme, et peut-être, avant toute chose, à sa douceur évangélique.

Pendant que j'écoutais avec recueillement cette voix douce comme une musique, la porte de la pièce où nous causions s'ouvrit avec bruit. Mme Garibaldi, tenant dans chaque main d'énormes tartines, entra en triant, belle comme Charlotte de Gœth, et suivie par quarante ou cinquante bambins qui s'accrochaient à ses jupons en chahutant.

— Voilà mon petit Manlio, mon dernier fils, me dit Garibaldi en me présentant un adorable enfant de sept à huit ans, tout rose de courroux qu'il venait de faire dans les jardins et dont les grands yeux bleus luisaient de joie sous les boucles vagabondes de sa chevelure d'or.

— C'est un fameux gamin, ajouta le général en lui tapant du doigt sur la joue. Un de mes derniers rêves est de l'emmener avec moi à Paris et de le faire bénir par Victor Hugo, l'immortel grand-père, que je crains de ne plus voir, ajouta-t-il mélancoliquement en me montrant ses béquilles.

Cependant le jeune Manlio s'était jeté avec un goulonnement très comique sur un plat de longues asperges vertes à peine cuites, et rouées dans un miel que luisait un domestique. Bientôt aidé de ses camarades, il les fit toutes disparaître comme je demeurais assis surpris devant l'étrange de ce goûter. Garibaldi m'apparut (ce qui prouve une fois de plus combien les voyages sont nécessaires à l'instruction de la jeunesse) que l'asperge verte legèrement saucée dans le miel est un laxatif incomparable.

Si je me permets de commuer à ce nos contemporains cette recte hygiène c'est aussi bien à cause de la source glorieuse où j'ai pu puiser que de la facilité avec laquelle ils peuvent, à cette époque de l'année en expérimentent les effets bienfaisants.

Lorsque je pénétrai dans le cercle allemand, une foule compacte et pressée déjà. Accoudés sur des tables de bois blanc couvertes de brocs et de chopes, les assistants boivent, fument et chantent. Plusieurs, grisés sans doute par l'orgueil de recevoir chez eux le feld-marschal, et peut-être aussi par de trop copieux libations, s'embrassent en pleurant. C'est un touchant spectacle.

Tout-à-coup la porte s'ouvre et de Moltke fait son entrée au bras de M. de Koudell, alors ambassadeur d'Allemagne à Rome.
Tous les buveurs sont debout. Un formidable hurrah ébranle l'établissement. On se bouscule pour voir de plus près le grand

homme. Les brocs roulent sous la table.
Mais voici qu'un profond silence se fait. Chacun a repris sa place. Le vieux soldat s'est assis à mes côtés, et je puis l'observer à mon aise. Que va-t-il se passer ? Un gros monsieur très barbu et très-chevelu, un vrai type de "vieille Allemagne" ou de ces purs gallophobes, si chers à Wolgang Menzel, se lève brusquement. O surprise ! Il se pose sur la tête une couronne de lierre, et cette coiffure bachique ne fait vaguement ressembler à un des ivrognes de Velasquez. Tous ses compatriotes l'imitent. Nouveaux hurrahs ! Les chopes se vident, puis se remplissent, et le gros monsieur commence, d'une voix de tonnerre, un interminable discours.

M. de Koudell est visiblement agacé par tant de tapage et du coin de l'œil il regarde timidement le maréchal. Celui-ci la tête inclinée sur la poitrine, semble chercher dans la profondeur de ses rêves un refuge contre les foudroyantes périodes de l'orateur. Soudain ce dernier s'élança sur une chaise, puis en descendant presque aussitôt, après avoir touché du doigt "une toile immense représentant l'entrée d'Arminius dans la Walhalla.

Sa voix est plus menaçante, et de son poing fermé il frappe violemment la table. Les chopes bondissent et la bière ruisselle de tous côtés. Tout le monde applaudit. Jamais discours ne fut plus triomphant. C'est que l'orateur se livre à une attaque en règle contre la France, méditant les paroles prononcées quelques jours auparavant par M. de Koudell : "nation déchu, peuple mort !"

Le tableau dont la vue vient de chauffer à blanc l'éloquence gallophobe de l'orateur est une œuvre étrange, pleine d'une fantaisie exécutée qui la rend intéressante.

Assis sur son trône, Odin reçoit Arminius qui lui est présenté par une jeune Walkyrie, fort belle, ma foi. Le visage du grand dieu est empreint d'une extase bonhomme, et c'est vraiment plaisir de voir son sourire bon enfant s'épanouir au milieu de l'énorme barbe qui descend en cascades d'or sur son divin abdomen. Se croyant le fils de la géante Beia d'aspect plus grave, et devant cette joyeuse figure je songe involontairement à Gambirine. Il semble dire à Arminius qui fêchit respectueusement le genou devant sa haute puissance : "Pas tant de manières, mon garçon, débarrasse-toi de ta lourde coiffure encornée et viens prendre place à ma table entre la blonde Hilda et la rieuse Raaugyrd." Cependant les bianches Walkyries accourent des profondeurs du Walhalla, dont les colonnes bleues se déroulent hier monnaie dans les lointains réusés du tableau. Les unes portent des cornes argentées où l'hydromel écume, d'autres des couronnes de fleurs, d'autres enfin s'avancent les cheveux dénoués, les bras ouverts, la torse renversé, dirigeant les pointes roses de leurs seins de neige vers les lèvres du bienheureux vainqueur de Varus.

Dans un fol accès lyrique, l'orateur avait cru devoir prédire au maréchal une destinée immortelle semblable à celle de l'héroïque Arminius, et je me souviens fort bien que le regard du vieux soldat s'arrêta longuement avec une expression de satisfaction très évidente sur certains détails folâtres de la toile en question.

Le discours de réception est terminé. Les chants recommencent. Chants sautes et sauvages, plus faits pour se marier aux voix des loups dans la nuit des forêts, que pour troubler les doux échos du ciel latin.

En voyant s'agiter à mes côtés, dans le délire d'une ivresse déjà presque complète, ces hommes roux et barbés, accourus en foule de tous les coins de l'Italie pour se prosterner devant la plus haute personnification de la puissance brutale, je sentais une grande tristesse m'envenir. Malgré moi ma pensée se portait vers ces lointaines époques où les hordes des barbares du Nord can paient sur les ruines fumées de la vieille Rome...

Je m'attendais pas la fin de cette

orgie patriotique et je m'esquivai après avoir jeté un dernier regard au feld-marschal. Sa perruque était légèrement de travers, ses yeux fatigués se fermaient involontairement, sur sa figure vieillotte et fleurie, un immense ennui était répandu. Je dus marcher assez longtemps à travers les rues désertes et dans la nuit calme et claire pour ne plus entendre harler ces enrages dont les chants sauvages couvraient les doux murmures de la fontaine de Trévi.

ARMAND DAYOT.
NECROLOGIE
M. JEAN-JACQUES WEISS
Une dépêche de Paris annonce la mort de M. Jean-Jacques Weiss, publiciste et professeur. Il était né à Bayonne, le 19 novembre 1827 au régiment suisse de Montpensier, où servait son père. Il suivit, comme enfant de troupe, ce régiment et plusieurs autres. En garnison à Paris, il était élève du collège Louis-le-Grand et se préparait à l'école Saint-Cyr, lorsque ses succès dans les lettres et notamment le prix d'honneur de philosophie qu'il rapporta, en 1847, au concours général, le décidèrent à entrer à l'école normale. Professeur agrégé d'histoire au lycée de La Rochelle, il sortit momentanément de l'Université en 1855, vint à Paris, et tout en se consacrant au journalisme, se fit recevoir docteur ès-lettres. En 1856, il fut appelé à remplir la chaire de littérature française à la Faculté d'Aix, occupée avant lui par Fortoul et Prévost Paradol, et dut à l'originalité de son enseignement un brillant succès. Deux ans plus tard, il passa, comme professeur d'histoire, à la Faculté de Dijon.

En 1860, M. Weiss quitta l'enseignement pour entrer, comme rédacteur ordinaire, au JOURNAL DES DÉBATS où indépendamment d'articles politiques et littéraires, il fit pendant quelque temps le bulletin politique quotidien. En 1867 à la suite de la lettre impériale du 19 janvier, annonçant un régime plus libéral pour la presse, M. J. J. Weiss fonda avec M. Ed. H. Rivé, le JOURNAL DE PARIS, qui fit parfois une opposition très vive aux ministres et spécialement à celui de l'Instruction publique, M. Duruy. A l'inauguration du premier cabinet parlementaire, formé par M. Em. Olivier, il fut appelé aux fonctions de secrétaire général du ministère des beaux-arts (7 janvier 1870), et nomme conseiller d'Etat en service ordinaire hors sections.

Après la chute de l'empire M. Weiss reentra dans le journalisme et fut élu conseiller d'Etat par l'Assemblée nationale, le 26 juin 1873, par 236 voix sur 538 votants. Conseiller sortant désigné par le décret en 1875, il fut renoumé par le sort le 24 juillet du président de la République, en exécution de la nouvelle loi constitutionnelle. Ses fonctions ne l'empêchèrent point de collaborer à la presse, principalement pendant la période du 16 mai 1877, où il combattit la République sous le pseudonyme X. Z. dans PARIS JOURNAL en excitant le gouvernement à des actes de force. Après la victoire du parti républicain il déclara se rattacher "honnêtement" à la République. Révoqué le 1er juillet 1879, il recommença à combattre le régime actuel dans le journal d'informations, le GAZETTE, dont il devint rédacteur en chef.

Mais peu à peu conquis par le talent de Gambetta, il devint un de ses plus dévoués défenseurs, et le premier lui décerna la dictature de la persuasion. Homme d'une très grande valeur et d'un talent universellement reconnu, il fut appelé par Gambetta au poste de directeur des affaires étrangères, décision qui souleva des clameurs ridicules. M. Weiss donna sa démission et reentra dans le journalisme où il retrouva une place que nul ne pouvait lui disputer. Il avait été nommé, il y a trois ans, bibliothécaire du palais de Fontainebleau.

M. J. J. W. a publié un choix de ses principaux articles sous le titre d'Essais sur l'histoire de la littérature française. Les journaux

et revues auxquels il a collaboré, à part les DÉBATS et LE JOURNAL DE PARIS, sont L'EUROPE ARTISTE, LE CONSTITUTIONNEL, LA REVUE DES DEUX MONDES, LA REVUE CONTEMPORAINE, jusqu'en 1859, LA REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, LE GOURBIER DU DIMANCHE, LE SOLEIL, LE FIGARO, LA REVUE DE FRANCE, etc.

Les Marguilliers de Notre-Dame
Une communication adressée à la MINERVE donne, au sujet des difficultés actuelles, plusieurs explications dont voici, les plus importantes :
Les marguilliers ne sont pas nommés pour administrer seuls le temporel de l'église, sujet à la visite de l'évêque. Non, M. le curé étant de droit et de fait le principal membre de la fabrique, étant le président du bureau et de toutes les assemblées, rien ne saurait se faire sans sa participation. Le droit de visite de l'évêque, comprend le droit d'approuver et de désapprouver, puis aussi celui de faire des ordonnances. Et quand l'évêque donne une ordonnance, c'est bien à M. le curé de la faire respecter. Or, il arrive qu'il y a une ordonnance de l'évêque au sujet des salaires des employés ; c'est donc le devoir de M. le curé de contraindre un peu les dispositions généreuses des marguilliers en leur rappelant les décisions de M. l'évêque.

Le second grief est un peu semblable au premier, mais d'une généralité telle qu'on en saurait saisir la portée ni l'appuyer sur des preuves. Le seul fait qui serait l'objection "ouïe" par M. le Curé contre une augmentation de salaire proposée par quelques marguilliers du bureau. Mais la loi veut que cette matière soit de la compétence de l'assemblée générale des marguilliers, et si de plus, l'ordonnance de l'évêque exige que ces choses lui soient soumises, M. le Curé pouvait il ne pas s'y objecter ?

On ajoute qu'à la même assemblée M. le Curé demandait au bureau de voter l'engagement d'un nouveau maître de chapelle avec la seconde année, sans se préoccuper, cette fois, ni de l'Ordinaire ni de l'Assemblée générale des marguilliers.

M. le Curé affirme n'avoir rien proposé de semblable. Il n'a fait que soumettre au bureau les conditions auxquelles un nouveau maître de chapelle offrirait ses services. M. le Curé n'a pas proposé au bureau de voter cet engagement. Les trois anciens marguilliers, membres du bureau, présents à l'assemblée, ont admis l'engagement de la version de M. le Curé.

Par une décision du Bureau M. le Curé a été autorisé pour certaines fins, à percevoir le produit des quêtes de l'église, sans avoir fait revêtir cette décision, et donne comme troisième et dernier grief le fait que M. le Curé continue la même pratique sachant fort bien qu'il fait toujours connaître l'emploi qu'il fait des deniers ainsi perçus.

Cabasoul rencontre sur le boulevard, Cabagnal, qui à quitta la Canebrière depuis dix ans.
—Té, mon bon, où est-tu ?
—A Paris, donc !
—Et que fais-tu ?
—Je suis dentiste... américain !

X... muni de sa police, se présente dans les bureaux d'une Compagnie d'assurances.
—Monsieur, j'ai déménagé hier pour la seconde fois depuis un an... je viens toucher mon indemnité.
—Votre mobilier est devenu la proie des flammes ?
—Non... Mais vous savez que deux déménagements équivalent à un incendie !

Deja très chaude, quoique jeune encore, Bayville dit à du de Sandeau, qui venait d'acheter une caisse en fer :
— Pourquoi diable avez-vous acheté cela ?
— Pour y mettre mes économies.
— Oh ! alors, dit Banvil, moi, je vais m'acheter un peigne !

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, toux, etc.
POUR LES GENTS
A obtenu les plus hauts récompenses.
Ottawa, 21 mai 1891.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUS LES GENRES ET A TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION
Sur toutes les TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
I. F. BELANGER,
159 Rue Bank.

ISLAND HOME Stock Farm,
Crossed Hrs. Wayne Co., Mich.
AVAGE & FARNUM, PROPRIETAIRES.

Percheron Horses.
All stock selected from the best of sire and dam of established reputation and registered in the French and American stud books.
ISLAND HOME

DEBENTURES
A VENDRE
Corporation d'Ottawa.

DES SOUMISSIONS adressées avec la soumission suivante, "Soumission pour débentures," seront acceptées par la Corporation de la ville d'Ottawa, à l'office du Greffier de la ville jusqu'au lundi, premier jour de juin, à 3 heures, p. m. pour l'achat de \$26,000.00 de débentures de la Corporation dont \$20,000 dans l'intérêt de l'Ecole Normale, et \$6,000 dans celui de l'Ecole Publique.

Les \$26,000.00 sont issues en six bonds de \$1,000.00 et 8 bonds de \$2,500.00 chacun, et seront payables à la Banque de Québec, à Ottawa, le 4 mai, 1911 et porteront intérêt au taux de 4 o/o, par année, payable tous les six mois.

W. P. LETT,
Greffier de la Ville,
Ottawa, 21 mai 1891.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 2.00
Un An par la Poste . . . 1.00

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUS LES GENRES ET A TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION
Sur toutes les TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
I. F. BELANGER,
159 Rue Bank.

ISLAND HOME Stock Farm,
Crossed Hrs. Wayne Co., Mich.
AVAGE & FARNUM, PROPRIETAIRES.

Percheron Horses.
All stock selected from the best of sire and dam of established reputation and registered in the French and American stud books.
ISLAND HOME

DEBENTURES
A VENDRE
Corporation d'Ottawa.

DES SOUMISSIONS adressées avec la soumission suivante, "Soumission pour débentures," seront acceptées par la Corporation de la ville d'Ottawa, à l'office du Greffier de la ville jusqu'au lundi, premier jour de juin, à 3 heures, p. m. pour l'achat de \$26,000.00 de débentures de la Corporation dont \$20,000 dans l'intérêt de l'Ecole Normale, et \$6,000 dans celui de l'Ecole Publique.

Les \$26,000.00 sont issues en six bonds de \$1,000.00 et 8 bonds de \$2,500.00 chacun, et seront payables à la Banque de Québec, à Ottawa, le 4 mai, 1911 et porteront intérêt au taux de 4 o/o, par année, payable tous les six mois.

W. P. LETT,
Greffier de la Ville,
Ottawa, 21 mai 1891.

mpthy & Co.
ARTISTES
Rue Sparks

la foule accourt comme à un département de gants.
DES KIDS
gants de Kid chez nous,
nouveaux, et bon ;
les gants qui vont à ravir,
ur dames tout-à-point,
ur dames toutes onleures,
ur dames tous les genres,
ur dames garantis.

mpthy & Co.
de soie on vous trou-
verait, et la valeur

mpthy & Co.
me Sparks, Ottawa,
DAME MONTREAL.

d'Ottawa

Table with 4 columns: M., A., M., P. M. and 4 rows of numbers.

Table with 4 columns: M., A., M., P. M. and 4 rows of numbers.

Table with 4 columns: M., A., M., P. M. and 4 rows of numbers.

Table with 4 columns: M., A., M., P. M. and 4 rows of numbers.

Table with 4 columns: M., A., M., P. M. and 4 rows of numbers.

NEAU
Le FEU sans
pluie par les édifices,
entraineurs.

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE

Lundi, jour de la fête de la Reine, Le Canada ne paraît pas.

M. et Mme Ernest Pacaud sont à l'hôtel Russell.

M. G. Létourneau est complètement remis de sa récente attaque de la grippe. Il a quitté Londres hier pour Hawarden.

On remarque que M. Devin député de comté d'Orléans, suit avec beaucoup d'assiduité les affaires parlementaires. C'est un exemple à imiter.

La GAZETTE de Montréal dit que la position du gouvernement est non seulement assurée, mais forte. Le confère estime la majorité certaine à 29 voix.

Les journalistes d'Ontario ont été invités par hon. M. Chapleau à aller visiter mardi prochain l'imprimerie du gouvernement. Mercredi sera le tour des journalistes de la province de Québec.

Le Procureur de Windsor nous apprend que M. Sol. White député provincial d'Essex est dans des embarras financiers très sérieux. On croit que certaines accusations lancées contre lui, sont de nature à lui faire perdre sa robe d'avocat.

Un déficit de \$2,000 a été découvert dans les comptes de M. Askin, régulateur du comté d'Essex, dont les déclarations s'élevaient à \$5,000 par année. Le Procureur de Windsor croit qu'une enquête devrait être instituée.

Par un décret présidentiel, l'aron admet en franchise les articles vivants: moutons vivants, bœufs à cornes, boufs, porcs, poules, bœufs à lait, vaches, moutons de terre et autres légumes, œufs, fromage, pois, fèves, riz, épices.

Le total des lignes de chemins de fer en Allemagne s'élève à 24,000 milles. On y emploie 12,000 locomotives, 26,000 chars à passagers, 556,851 à marchandises. Il y a 618,000 employés. En 1880, on y a constaté 3,088 accidents de tous genres.

La Colombie Anglaise est riche en bois et son rapport annuel au Canada n'est pas en retard. Des millions et des millions de pieds de bois sont maintenant en bon état pour le commerce. Les quantités des charbonniers à Vancouver a été portée à 210,000,000 de pieds par an et le capital qui y est actuellement placé représente \$17,500,000. Le nombre d'ouvriers employés par ces scieries s'élève à 1,900.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'hon. M. Mercier n'avait pas réussi à effectuer son emprunt en Europe. Cette assertion est basée sur la rumeur allant à dire que les capitalistes auraient désiré avoir des garanties additionnelles à celles que leur offrait le premier ministre de Québec. Si les garanties peuvent être accordées par le gouvernement de Québec et que si en les accordant l'emprunt peut être effectué avec plus d'avantages, nous voyons avec plaisir que tout consistera la faire. Bien au contraire l'hon. M. Mercier ferait mieux d'attendre qu'il ait reçu de nouveaux pouvoirs de la chambre à cet effet, si cela peut améliorer les conditions de l'emprunt.

Une dépêche de Rome nous apprend que l'encyclique sur la question sociale, à laquelle le Pape a travaillé pendant près de quatre ans, est déjà traduite en français, en anglais, en italien, en allemand et en espagnol.

C'est un document qui aura un très grand retentissement et qui peut être considéré comme le couronnement du glorieux pontificat de Léon XIII. Cette encyclique, plutôt qu'un acte ecclésiastique, peut être considérée comme un vrai document politique.

Elle se compose de trois parties. Dans la première, le Saint Père fait l'histoire de la question sociale; c'est la plus courte. Elle indique les causes et les origines des erreurs sociales actuelles qui proviennent surtout du manque d'autorité d'une part et d'obéissance de l'autre.

La seconde partie peut-être considérée comme un traité d'économie politique qui, pour les catholiques surtout, sera d'une importance capitale. Elle renferme des indications très précieuses sur les moyens d'arriver à assumer la direction intellectuelle du mouvement social et à mettre un terme au divorce des écoles catholiques sur cette grave question.

Après avoir posé l'idée de justice distributive qui est fondamentale, Léon XIII indique la nature et les rapports qui doivent exister entre l'Etat et les individus, entre le capital et le travail. Il trace les devoirs et les droits de chacun. Il condamne énergiquement les excès du capital et l'accumulation exagérée des richesses, comme il condamne les injustes réclamations du socialisme actuel.

La troisième partie qui est la partie pratique, est la plus importante, parce que le Pape y traite de la manière dont on peut résoudre cette grave question.

Léon XIII se déclare favorable à l'insertion de l'Etat dans les conditions sociales, tout à fait spéciales, ne donnent pas d'autre solution. Il détermine la part de l'Etat pour la fixation des heures de travail, le régime des salaires, le travail des femmes et des enfants, les conditions hygiéniques des fabriques, etc. Le Pape ajoute que cette intervention de l'Etat ne doit pas être considérée comme absolue et que les lois du pays. Elle peut varier suivant les besoins et le caractère de chaque peuple.

LEMPRUNT DE QUEBEC

Les bruits mis en circulation, avec peut-être une arrière-pensée, par des journaux intéressés ou adversaires politiques déclarés, au sujet de l'emprunt du gouvernement de Québec sont démentis assez catégoriquement par notre confrère du CANADIAN que nous citons comme suit:

Un rumeur, qui a trouvé un écho complaisant dans la presse de Montréal, annonce que M. Mercier ne pourra prélever son emprunt de \$10,000,000 ni convertir la dette flottante, qui s'élève maintenant à environ \$30,000,000, et que l'hon. premier ministre s'en revient demander à la législature des pouvoirs plus étendus.

Nos informations sont que M. Mercier a reçu des offres de la part de plusieurs établissements financiers importants de l'Europe et que les pourparlers se continuent avec un bon espoir de succès.

M. Mercier écrit à ses collègues que tout va pour le mieux. On peut différer d'opinion avec le gouvernement de Québec, mais après tout, cet emprunt a été déclaré nécessaire par la législature et autorisé par elle. Il nous semble que c'est le devoir de quiconque ayant un peu d'esprit public — puisque l'emprunt doit se faire — d'espérer qu'il soit négocié dans les meilleures conditions possibles.

De nouveau, nous sommes allés aux renseignements auprès des personnes mieux informées que le Star et elles nous ont déclaré qu'il n'y avait rien de vrai dans ces rumeurs. Le reste M. Mercier et son collègue viennent à peine de rentrer à Paris: comment l'un d'eux pourrait-il déjà avoir reçu une lettre, noté bien, pas une dépêche.

Il faut que les négociations qui ont eu lieu à Paris, soient satisfaisantes. Le marché européen est mauvais, mais nous n'avons aucun doute que l'emprunt sera fait avant longtemps.

La question des sucres

Nous lisons dans le Globe: M. Blaine a terminé ses arrangements de réciprocité avec le Brésil, Cuba, le Pérou, Porto Rico et San Domingo; tous les papiers sont prêts pour la signature des parties contractantes.

La Jamaïque, Barbadoes et d'autres colonies productrices de la canne à sucre seront sans doute en lichees dans ce grand mouvement.

Le total des lignes de chemins de fer en Allemagne s'élève à 24,000 milles. On y emploie 12,000 locomotives, 26,000 chars à passagers, 556,851 à marchandises. Il y a 618,000 employés. En 1880, on y a constaté 3,088 accidents de tous genres.

La Colombie Anglaise est riche en bois et son rapport annuel au Canada n'est pas en retard. Des millions et des millions de pieds de bois sont maintenant en bon état pour le commerce. Les quantités des charbonniers à Vancouver a été portée à 210,000,000 de pieds par an et le capital qui y est actuellement placé représente \$17,500,000. Le nombre d'ouvriers employés par ces scieries s'élève à 1,900.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'hon. M. Mercier n'avait pas réussi à effectuer son emprunt en Europe. Cette assertion est basée sur la rumeur allant à dire que les capitalistes auraient désiré avoir des garanties additionnelles à celles que leur offrait le premier ministre de Québec. Si les garanties peuvent être accordées par le gouvernement de Québec et que si en les accordant l'emprunt peut être effectué avec plus d'avantages, nous voyons avec plaisir que tout consistera la faire. Bien au contraire l'hon. M. Mercier ferait mieux d'attendre qu'il ait reçu de nouveaux pouvoirs de la chambre à cet effet, si cela peut améliorer les conditions de l'emprunt.

Une dépêche de Rome nous apprend que l'encyclique sur la question sociale, à laquelle le Pape a travaillé pendant près de quatre ans, est déjà traduite en français, en anglais, en italien, en allemand et en espagnol.

C'est un document qui aura un très grand retentissement et qui peut être considéré comme le couronnement du glorieux pontificat de Léon XIII. Cette encyclique, plutôt qu'un acte ecclésiastique, peut être considérée comme un vrai document politique.

Elle se compose de trois parties. Dans la première, le Saint Père fait l'histoire de la question sociale; c'est la plus courte. Elle indique les causes et les origines des erreurs sociales actuelles qui proviennent surtout du manque d'autorité d'une part et d'obéissance de l'autre.

La seconde partie peut-être considérée comme un traité d'économie politique qui, pour les catholiques surtout, sera d'une importance capitale. Elle renferme des indications très précieuses sur les moyens d'arriver à assumer la direction intellectuelle du mouvement social et à mettre un terme au divorce des écoles catholiques sur cette grave question.

Après avoir posé l'idée de justice distributive qui est fondamentale, Léon XIII indique la nature et les rapports qui doivent exister entre l'Etat et les individus, entre le capital et le travail. Il trace les devoirs et les droits de chacun. Il condamne énergiquement les excès du capital et l'accumulation exagérée des richesses, comme il condamne les injustes réclamations du socialisme actuel.

La troisième partie qui est la partie pratique, est la plus importante, parce que le Pape y traite de la manière dont on peut résoudre cette grave question.

Léon XIII se déclare favorable à l'insertion de l'Etat dans les conditions sociales, tout à fait spéciales, ne donnent pas d'autre solution. Il détermine la part de l'Etat pour la fixation des heures de travail, le régime des salaires, le travail des femmes et des enfants, les conditions hygiéniques des fabriques, etc. Le Pape ajoute que cette intervention de l'Etat ne doit pas être considérée comme absolue et que les lois du pays. Elle peut varier suivant les besoins et le caractère de chaque peuple.

TELEGRAPHIE

EUROPE

LA SITUATION AU PORTUGAL

Lisbonne, 23 mai.—Le pays est parfaitement calme. M. de Serpa Pimental, le conseil de l'Etat que le roi avait chargé de former un cabinet, a échoué dans ses tentatives. Le roi s'est entretenu cet après-midi avec le général de Souza qui a en vue de chercher dans l'espoir qu'il pourra faire ce soir M. Januario et M. de Serpa Pimental n'ont pas pu arriver.

Les 23 mai.—Une dépêche qu'on vient de recevoir de Lisbonne dit que le ministre financier s'aggrave en cette ville. Depuis les petites coupures ont disparu de la circulation, il est difficile de faire de la monnaie. Les changeurs demandent de l'or et de l'argent par voie d'annonces.

DES ORDRES GRAVES A BERLIN Berlin, 23 mai.—Un certain nombre de soldats qui ont été envoyés dans les rues de Berlin pour empêcher les émeutes, ont été tués dans la lutte, et un nommé Schirmer, un ouvrier, a été tué par un soldat. Les soldats ont été très brutalement traités par leurs rieurs et leurs brutalités. Il s'en est suivi une rixe qui a pris de telles proportions qu'elle a été réprimée par les troupes.

AGITATION A HAITI New-York, 23 mai.—Suivant des lettres reçues à New-York par des négociants en relations d'affaires avec Haïti, une agitation attribuée aux membres des agents de l'ex-président Légitime tendrait dans un état d'alarme perpétuelle la ville de Port-au-Prince, qui serait virtuellement en état de siège. Des patrouilles armées, et il est dit, parcourraient la ville jour et nuit; personne ne peut entrer ni sortir sans un laissez-passer délivré par les autorités. Il n'y a eu jusqu'à présent aucune manifestation formelle d'hostilité contre le gouvernement, et il est positivement nié qu'aucun attentat ait été dirigé contre le président Hipolyte, comme on l'avait annoncé dernièrement. Seulement il semble que depuis que les journaux existent un courant régulier de rumeurs alarmantes ayant pour but systématique de discréditer le gouvernement et d'entretenir une mauvaise humeur, cause précise, afin de nuire aux affaires et d'exciter le mécontentement.

UNE ELE TION A L'ACADEMIE FRANÇAISE Paris, 23 mai.—Julien Viand, lieutenant de vaisseau, connu en littérature sous le nom de Pierre Loti, a été élu membre de l'Académie française en remplacement d'Octave Feuillet, décédé. M. Loti a été nommé un septième tour de scrutin; M. Edouard de Launay, qui avait obtenu 4 voix, a obtenu sept contre sept d'années à M. Loti, sept à M. Ferdinand Fabre et cinq à M. Henri de Bornier.

LA REVOLUTION AU CHILI Les agents chiliens, qui représentent le parti des insurgés, déclarent aujourd'hui qu'un arrangement est intervenu entre le Chili et le Pérou. Les agents chiliens déclarent qu'ils ont obtenu un arrangement avec le Chili. Les agents chiliens déclarent qu'ils ont obtenu un arrangement avec le Chili.

AMERIQUE Une brute blessée (Dépêche télégraphique spéciale) New-York, 23 mai.—Carrie Hemming âgée de 17 ans, belle professionnelle le musée Doris, a été blessée par John Dunn, un jeune homme de 25 ans, qui a été arrêté et conduit au poste de police. Elle a été blessée à la tête et au visage. Elle a été transportée à l'hôpital et est dans un état grave.

SANTÉ DE BLAINE (Dépêche télégraphique spéciale) New-York, 23 mai.—Nous donnons le bulletin de santé qui a signé le Dr St. Denis est assez satisfaisant. Le malade est descendu le secrétaire Blaine, son illness est malade; M. Blaine a été levé et habillé, et ensuite se promène aujourd'hui dans la maison. Il a eu une bonne nuit, et jouit d'un très bon appétit; sa force augmente tous les jours. Il est de sa santé est satisfaisant. Il espère sortir en voiture, et quitter sous peu la ville.

Quant au Dr M. Blaine participa pour Washington, il n'est pas encore arrivé. Mme Danforth, à laquelle on a demandé si la rumeur que le cerveau de M. Blaine s'affaiblissait était fondée, a répondu: Sur ma parole, je puis déclarer positivement et le répéter à qui veut l'entendre, que l'article est public et cet égard est totalement faux et sous tous points de vue absurde. M. Blaine a un de ces cerveaux des plus forts et des plus équilibrés qu'il soit bien difficile de rencontrer, et ses puissances intellectuelles n'ont jamais faibli. Nous n'avons jamais remarqué une faiblesse quelconque dans son esprit, et n'avons aucune crainte à ce sujet.

FAV EMBÉTTE (Dépêche télégraphique spéciale) New-York, 23 mai.—Baron Fava, le ministre italien déposé, si les nouvelles que nous recevons de Rome sont vraies, ne semble pas avoir toutes ses idées. Une dépêche de Washington à la Presse qui fut publiée au sujet de l'arrestation de Fava, dit que le baron Fava, la Presse, du 4 mai

LE CANADA SAMEDI 23 MAI 1891

ADRESSEZ-VOUS

—A LA— PHOTOGRAPHIE D'ELITE

Voyez les Prix DE NOS

GRANDS PORTRAITS

—ET DE— NOS CRAYONS

117 Rue Sparks.

(A côté de Ormes)

NOUS OFFRONS

1 TRAINAUX VALANT \$1.00 pour .50

2 do do 1.00 do .78

3 do do 1.50 do .90

4 do do 2.25 do 1.50

5 do do 3.25 do 2.24

QUI LES AURA ?

E. G. Laverdure & CIE.

69 & 75 RUE WILLIAM

SUORE

5 CTS.

Nous offrons actuellement au public et nous servons à nos clients au vrai bon sucre à 5 cents la livre, c'est-à-dire à ceux qui achètent une livre de notre célèbre thé.

UNE ELE TION A L'ACADEMIE FRANÇAISE

Paris, 23 mai.—Julien Viand, lieutenant de vaisseau, connu en littérature sous le nom de Pierre Loti, a été élu membre de l'Académie française en remplacement d'Octave Feuillet, décédé.

LA REVOLUTION AU CHILI Les agents chiliens, qui représentent le parti des insurgés, déclarent aujourd'hui qu'un arrangement est intervenu entre le Chili et le Pérou.

AMERIQUE Une brute blessée (Dépêche télégraphique spéciale) New-York, 23 mai.—Carrie Hemming âgée de 17 ans, belle professionnelle le musée Doris, a été blessée par John Dunn, un jeune homme de 25 ans, qui a été arrêté et conduit au poste de police.

SANTÉ DE BLAINE (Dépêche télégraphique spéciale) New-York, 23 mai.—Nous donnons le bulletin de santé qui a signé le Dr St. Denis est assez satisfaisant. Le malade est descendu le secrétaire Blaine, son illness est malade; M. Blaine a été levé et habillé, et ensuite se promène aujourd'hui dans la maison.

FAV EMBÉTTE (Dépêche télégraphique spéciale) New-York, 23 mai.—Baron Fava, le ministre italien déposé, si les nouvelles que nous recevons de Rome sont vraies, ne semble pas avoir toutes ses idées.

NEVILLE

97 RUE RIDEAU.

—ET— LIQUEURS

SI BIEN CONNU

Et Réouvert

Pris sans concurrence possible

NEVILLE & CO,

97 Rue Rideau.

THE PRESS

(NEW-YORK) POUR 1891.

Quotidien, Dimanche, Hebdomadaire.

L'Energie Organe Republicain de Metropoli.

UN JOURNAL POUR LES MASSES.

FONDE LE 1ER DECEMBRE 1887.

Circulation de plus de 100,000 PAR JOUR.

Le N. Y. Press n'est l'organe d'aucune faction; ne tire aucune fielle et n'a aucune vengeance à assouvir.

Le plus Remarquable Succès Journalistique de New-York.

LE PRESS EST UN JOURNAL NATIONAL.

Les nouvelles banales, les sensations vulgaires et la blague n'ont pas d'ailles dans le Press.

Le Press a la plus brillante page éditoriale. Tout y est vivide.

Le Sunday Press est un magnifique journal de vingt pages touchant à tous les sujets du jour de quelque intérêt.

Le Press hebdomadaire contient toutes les matières les plus importantes parues dans les deux éditions quotidiennes et du dimanche.

Pour ceux qui ne peuvent recevoir l'Édition QUOTIDIENNE, l'ÉDITION HEBDOMADAIRE le remplace admirablement.

Comme Journal Annonce Le Press n'est pas surpassé à New-York.

THE PRESS Est à la portée de tous. Le meilleur et moins cher des journaux publiés en Amérique.

Quotidien et Dimanche, un an - \$5.00

Quotidien seulement, un an - 3.00

Édition du Dimanche, un an - 1.00

Hebdomadaire, un an - 1.00

Demander le circulaire du Press. Numéros spécimens gratuits. Agents de mandés partout. Commissions généreuses Adresser:

THE PRESS, POTTER BUILDING, 51 Park Row New-York

A. C. LAROSE Comptable, Auditeur, Syndic

AGENT D'ASSURANCE (FEU, VIE ET ACCIDENT.)

121 Rue Rideau TELEPHONE 189.

FERRONNIERES Collections faites promptement.

McDougall & Cuzner

AGENTS DES SUISSE ET DUIN. CHAUDIERE

55-11-87-88.

École des Beaux Arts

44 Rue Bank, Coin de la Rue Wellington, Ottawa. Au-dessus du Collège de Musique Ouverte du 1er Novembre au 1er Mai

Montres et Bijouteries en tous genres et de toutes qualités. Seront vendues à 25 pour cent au dessous des prix ordinaires. Chaque Article est garanti le plus longtemps possible. Les réparations sont faites avec soin et promptement. Les bijoux sont réparés et remis en état. Les montres sont réparées et remis en état. Les bijoux sont réparés et remis en état.

Manque Forces

CHLOROSE ANEMIE DEBILITE EPUISEMENT

LE FER BRAVAIS

Le "HUB" VISA-VIS LE MUSÉE GÉOLOGIQUE

VINS ET CIGARES CHOISIS TOUJOURS EN MAIN.

WM. CODD, Propriétaire.

646 Rue Sussex, OTTAWA

NEVILLE

97 RUE RIDEAU.

—ET— LIQUEURS

SI BIEN CONNU

Et Réouvert

Pris sans concurrence possible

NEVILLE & CO,

97 Rue Rideau.

THE PRESS

(NEW-YORK) POUR 1891.

Quotidien, Dimanche, Hebdomadaire.

L'Energie Organe Republicain de Metropoli.

UN JOURNAL POUR LES MASSES.

FONDE LE 1ER DECEMBRE 1887.

Circulation de plus de 100,000 PAR JOUR.

Le N. Y. Press n'est l'organe d'aucune faction; ne tire aucune fielle et n'a aucune vengeance à assouvir.

Le plus Remarquable Succès Journalistique de New-York.

LE PRESS EST UN JOURNAL NATIONAL.

Les nouvelles banales, les sensations vulgaires et la blague n'ont pas d'ailles dans le Press.

Le Press a la plus brillante page éditoriale. Tout y est vivide.

Le Sunday Press est un magnifique journal de vingt pages touchant à tous les sujets du jour de quelque intérêt.

Le Press hebdomadaire contient toutes les matières les plus importantes parues dans les deux éditions quotidiennes et du dimanche.

Pour ceux qui ne peuvent recevoir l'Édition QUOTIDIENNE, l'ÉDITION HEBDOMADAIRE le remplace admirablement.

Comme Journal Annonce Le Press n'est pas surpassé à New-York.

THE PRESS Est à la portée de tous. Le meilleur et moins cher des journaux publiés en Amérique.

Quotidien et Dimanche, un an - \$5.00

Quotidien seulement, un an - 3.00

Édition du Dimanche, un an - 1.00

Hebdomadaire, un an - 1.00

Demander le circulaire du Press. Numéros spécimens gratuits. Agents de mandés partout. Commissions généreuses Adresser:

THE PRESS, POTTER BUILDING, 51 Park Row New-York

A. C. LAROSE Comptable, Auditeur, Syndic

AGENT D'ASSURANCE (FEU, VIE ET ACCIDENT.)

121 Rue Rideau TELEPHONE 189.

FERRONNIERES Collections faites promptement.

McDougall & Cuzner

AGENTS DES SUISSE ET DUIN. CHAUDIERE

55-11-87-88.

École des Beaux Arts

44 Rue Bank, Coin de la Rue Wellington, Ottawa. Au-dessus du Collège de Musique Ouverte du 1er Novembre au 1er Mai

Montres et Bijouteries en tous genres et de toutes qualités. Seront vendues à 25 pour cent au dessous des prix ordinaires. Chaque Article est garanti le plus longtemps possible. Les réparations sont faites avec soin et promptement. Les bijoux sont réparés et remis en état. Les montres sont réparées et remis en état.

Manque Forces

CHLOROSE ANEMIE DEBILITE EPUISEMENT

LE FER BRAVAIS

Le "HUB" VISA-VIS LE MUSÉE GÉOLOGIQUE

VINS ET CIGARES CHOISIS TOUJOURS EN MAIN.

WM. CODD, Propriétaire.

646 Rue Sussex, OTTAWA

THE PRESS

(NEW-YORK) POUR 1891.

Quotidien, Dimanche, Hebdomadaire.

L'Energie Organe Republicain de Metropoli.

UN JOURNAL POUR LES MASSES.

FONDE LE 1ER DECEMBRE 1887.

Circulation de plus de 100,000 PAR JOUR.

Le N. Y. Press n'est l'organe d'aucune faction; ne tire aucune fielle et n'a aucune vengeance à assouvir.

Le plus Remarquable Succès Journalistique de New-York.

LE PRESS EST UN JOURNAL NATIONAL.

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

(Suite)

— Vous ne buvez pas votre abstinence ? — Excusez-moi, mon cher camarade, vous savez que je suis encore au régime. — Je vous plains ; alors passez la-moi ; je ne crains pas d'avoir double ration. Lieutenant Robert tenez, vous me plaisez. D'abord, vous devez, comme moi, détester le colonel. Seulement, c'est dommage que vous ne soyez pas assez trouillard ; mais cela viendra, surtout si vous voulez suivre mes conseils, et, pour commencer, je vais vous donner sur le-champ la preuve que vous n'allez à présent ; c'est pourquoi, bien que vous soyez mon cadet et de beaucoup je vous autorise à me tutoyer.

Robert s'empêcha de répondre et se contenta de regarder son supérieur avec une certaine curiosité. — Mais, dit-il, si vous n'avez rien de mieux à me proposer, je n'en viendrais pas à l'encre, et si vous n'avez rien de mieux à me proposer, je n'en viendrais pas à l'encre, et si vous n'avez rien de mieux à me proposer, je n'en viendrais pas à l'encre.

— Comme s'il eût dû être récompensé aussitôt de cette bonne résolution, il reçut ce jour-là même, une lettre de sa mère, une lettre qu'il couvrit de baisers, ni plus ni moins que si elle eût été celle d'une amie adorée. C'est par l'entremise du maréchal des logis Bougnier que la lettre dont il s'agit lui parvint, et comme il l'interrogeait avec avidité, au sujet de cette lettre, ce dernier répondit avec une bonne foi manifeste : — Vous me croirez si vous voulez, mon lieutenant, mais, sur ma parole de maréchal des logis ! je n'en sais pas plus que vous sur tout cela. C'est ma femme, ma chère Lucienne, qui m'a envoyé cette lettre pour vous, sans me dire de qui elle la tient ; même qu'elle ajoute dans son mot d'écrit, que si vous prenez de l'ennui au moulin ce qui est bien possible, vous pourriez aller faire un tour à Paris.

— Mais, mon pauvre Bougnier reprit Robert, pour aller à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, dit-on, et vous savez bien que je n'en ai pas. — Ne vous inquiétez pas de cela, mon lieutenant, reprit le vieux maréchal des logis, on vous en trouvera, de l'argent.

— Qui donc m'en trouvera ? — Eh ma femme, pardonne ! — Votre femme, Bougnier ! Je suis déjà son obligé de beaucoup et je ne veux pas accroître ma dette. — Dame ! mon lieutenant, je répare seulement ce qu'on m'a chargé de vous dire. Le reste ne me regarde pas. Faut croire que ma femme a reçu de l'argent pour vous. De qui ? Je ignore.

Robert n'eût pas demandé pas davantage ; car il avait compris instinctivement que la proposition qui lui était faite ne pouvait émaner que d'une seule personne, de sa mère, et il commençait à se rendre compte d'une infinité de détails qui, bien souvent, avaient sollicité son attention comme autant d'énigmes, sans qu'il fût parvenu à les résoudre.

Cette madame Bougnier, qu'il se souvenait à peine d'avoir entrevue quelquefois dans les premières années de sa vie, avait été l'intermédiaire dévouée chargée de veiller sur lui, de pourvoir à son éducation et à tous ses besoins ; mais la main maternelle, bien qu'invisible, ne s'était jamais retirée de lui. Il était évident que tous les frais de son entretien et de son éducation qu'il avait reçus au séminaire avaient été acquittés par les soins de cette mère inconnue, qui s'était révélée à lui dans le moment le plus solennel de son existence.

Seulement, par quels liens mystérieux une obscure paysanne du Poitou, fille d'un pauvre menuisier, et femme d'un vieux sous-officier de Hussards, pouvait-elle se trouver rattachée à la destinée d'une personne qui, par son éducation, par ses manières, sa mise même, appartenait évidemment à une toute autre classe de la société ?

Bien que Robert se fût engagé solennellement envers sa mère à ne jamais chercher à pénétrer le secret de sa naissance, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une émotion mêlée d'une satisfaction intime et profonde en pensant que la personne qu'il allait revoir possédait toute la confiance de cette mère idolâtrée, à peine entrevue par lui deux fois dans la vie, et qui n'avait voulu se montrer à ses yeux avec son véritable caractère qu'au moment où il pouvait être tenté de voir en elle

un ange, descendu du ciel, pour l'aider à franchir les portes du tombeau.

Toutes ces pensées fermentaient dans l'esprit de Robert pendant qu'il montait en diligence pour se rendre aux environs de Poitiers, dans cette partie nord-ouest de la province qui se rapproche à la fois, par Chinon et Richelieu, de l'Anjou et de la Touraine, et qui a le mieux gardé l'empreinte des pas du grand cardinal, Bougnier, qui était venu, comme on dit vulgairement, lui faire la conduite jusqu'à la diligence, il y avait encore des diligences dans ce temps-là, Bougnier aurait bien voulu l'accompagner dans ce voyage, mais, comme il avait obtenu un congé l'année précédente, il n'y faisait pas songer. Robert parut donc seul, muni de toutes les instructions nécessaires pour arriver à bon port au moulin.

Il avait bien une vague idée d'être venu là dans son enfance ; tout-fois le moulin, son emplacement, sa position topographique, et ses hôtes eux-mêmes, à l'exception de madame Bougnier, dont il avait reçu plusieurs fois la visite au parloir du séminaire, étaient comme perdus dans la brume des souvenirs du jeune officier. On se rappelle en effet que, à la suite d'une grave maladie, et sur l'avis même des médecins, Robert avait passé sans transition du séminaire au régime, et que, à peine incorporé, il avait dû se rendre en Algérie, où il venait de séjourner pendant cinq ans.

Robert quitta la diligence, à l'endroit de la route qu'on lui avait indiqué, et, après s'être muni d'un guide chargé de porter à valise, il s'engagea d'un pas allègre dans les sentiers qui, à travers les prairies, conduisaient au moulin du père Delphin Pichard.

Alors il se fit dans le cerveau du jeune homme un véritable réveil, et il commença à se remémorer les divers accidents du site pittoresque qui se déroulait devant ses yeux.

Il pouvait être six heures du soir, lorsque Robert entra, avec son guide, dans ce lieu de paradis terrestre, où le silence n'était troublé que par le mugissement solennel des vaches paissant dans les hautes herbes et par le bruit lointain et cadencé de la meule du moulin qui semblait accompagner de son tic-tac joyeux les trilles des pins et des fayettes. Quel était alors l'objet des pensées du jeune lieutenant ? Il serait téméraire de rien préciser à cet égard.

Sans doute, il se plaisait à évoquer les jours de son enfance ; mais ces jours-là, on le sait, avaient été bien ternes, bien incolores ; sans doute aussi il se réjouissait en songeant qu'il allait trouver enfin au moulin une personne avec laquelle il pourrait causer quelquefois de sa mère, tout en respectant l'incognito qu'elle voulait garder vis-à-vis de lui ; mais quand on se trouve transporté dans un paradis terrestre et qu'on a vingt-deux ans, n'est-il pas permis de supposer qu'à ces préoccupations bien légitimes il vient s'en joindre d'autres, surtout alors que le fantôme d'une Eve quelconque plane à l'horizon ?

Au milieu de ces préoccupations, de ces rêveries, si l'on veut le bruit du pas d'un cheval se fit entendre à peu de distance, et Robert se réveillant comme en sursaut, porta ses regards devant lui, dans la direction d'où venait ce bruit.

Presque au même instant un cavalier, en costume militaire, campagnard et chaussé de grandes bottes à l'écuylée, passa sur le rebord du sentier où l'officier se trouvait engagé et, suivant l'usage traditionnel, aujourd'hui encore en vigueur dans les campagnes, il le salua très-poliment. Robert et adressa de la main à son guide un petit signe familièrement amical.

Cédant à un instinct de curiosité assez naturel en pareil cas, Robert ne put s'empêcher de rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors vis-à-vis du paysan qui portait sa valise.

— Quel est donc, lui dit-il, ce monsieur qui vient de me saluer en pas-ant ? — C'est le médecin, bonnes gens, répondit le paysan en employant cet idiotisme poitevin qui, dans les vallées qu'arrosent la Vienne et la Clain comme dans tout l'intérieur du pays, semble vraiment le fond de la langue, et il ajouta : M'est avis qu'à cette heure le médecin revient du moulin.

— Le médecin ! Reprit Robert av cinglétude, il y a donc quelqu'un de malade au moulin ? — Est-ce que vous ne le savez pas ? c'est la meunière, bonnes gens ! Elle est peut-être bien morte à cette heure, dit l'arriou du demandeur.

— La meunière ! s'écria Robert

en se frottant le front, la fille du père Delphin Pichard ! Mais est-ce possible ? elle a écrit à son mari il y a quatre ou cinq jours, à peine, et elle se portait alors à merveille. — Que voulez-vous, bonnes gens ! reprit sentencieusement le paysan, le bon Dieu ne prévient personne.

— Mais quelle est la maladie de cette pauvre femme ? — Ah ! dame ! mon bon monsieur, je ne savons pas ; on a parlé comme cela d'un transport de fièvre au cerveau.

Ah ! ciel ! murmura Robert atterré ; courons bien vite. Si je ne dois pas la retrouver vivante, je sens que je ne m'en consolerais jamais.

C'est qu'en effet, si fugitives, qu'eussent été ses relations avec cette femme dont le souvenir même était gravé dans sa mémoire d'une façon indistincte Robert se rendait compte instinctivement qu'avec elle allait disparaître le seul intermédiaire sur lequel il pût compter après sa mère.

Sa mère ! Sa véritable, son unique amie, tout l'heure encore il était sur le point de l'oublier pour la fantôme charmant d'une jeune et jolie fille. La rencontre de ce médecin de campagne, la foudroyante nouvelle qui en avait été la suite, tout cela n'était-il pas un avertissement et peut-être une punition du ciel ? N'oublions pas que Robert avait été élevé dans un séminaire du Poitou et que son éducation, son caractère et toutes les circonstances de sa vie devaient le prédisposer singulièrement aux idées superstitieuses.

Quoi qu'il en soit, c'était en effet un lamentable spectacle qui l'attendait à son arrivée au moulin du père Delphin Pichard. La meunière, ainsi qu'on nommait la femme du maréchal des logis Bougnier, n'était pas morte ; mais, à la suite d'une congestion cérébrale, elle avait été frappée d'une attaque de paralysie. Ce mal terrible, en glaçant sa langue, avait anéanti chez elle l'intelligence et la mémoire. Aussi elle ne put qu'un regard va et se tona pour ce jeune officier dont elle parlait si souvent dans le passé et qu'elle se faisait une telle fête de revoir.

Après d'elle se tenaient, les yeux noyés de larmes, son père, le menuisier Delphin Pichard, vieux soldat du premier empire, et sa fille, unique fruit de son mariage avec le maréchal des logis Bougnier, une gentille brunette de dix-huit ans qui faisait alors, pour la première fois sans doute, l'apprentissage d'un véritable chagrin.

Robert échangea avec ces braves gens u bien triste accolade. Le grand-père et sa petite fille ne pouvaient, au milieu de leur douleur, se laisser de le contempler avec une curiosité naïve. Son nom, ses actions de guerre avait retenti si souvent sous ce toit rustique, dont il était devenu l'idole, une idole jusqu'alors inconnue et par cela même encore plus vénérée !

Et p is c'était un officier, décoré, tout blanc-bec qu'il était, pour employer le langage militairement trivial du père Delphin Pichard. C'est-à-dire qu'il arrivait au moulin avec les deux aureoles qui, aujourd'hui encore, ont cons rvé le plus de prestige auprès des habitants de champs.

Pourtant ni l'aspect, ni la jeune fille n'osaient ouvrir la bouche, paralysés qu'ils étaient à la fois par le, émotions auxquelles ils étaient en proie, et par le respect que leur insurrait incoloremment leur hôte. A la fin, Lucienne, c'était le nom qu'avait reçu la jeune fille afin de la distinguer de sa mère, qui se nommait Lucienne, Lucienne s'écria :

— Grand-père, M. Robert doit avoir besoin de se reposer un peu. Veuillez-vous le conduire dans sa chambre ? Pendant ce temps là, je resterai ici au chevet de ma pauvre maman. Vous n'oubliez pas de remettre à M. Robert ce qu'elle avait reçu pour lui ces jours derniers avant de tomber si malade.

Le père Delphin se mit en devoir d'accomplir le vœu de Lucienne, et bientôt Robert se vit installé, par les soins du vieux menuisier, dans une chambre assez propre que son avait à ménager du mieux qu'on avait pu ; puis le père Delphin-Pichard le laissa seul, non sans avoir préalablement remis entre ses mains une petite boîte cachetée de, ourve de toute souscription. Robert s'empressa de l'ouvrir.

(A Continuer)

Le remède de Pico pour les catarrhes est le meilleur, le plus agréable à prendre et le meilleur marché.

Le remède de Pico pour les catarrhes est le meilleur, le plus agréable à prendre et le meilleur marché.

Le remède de Pico pour les catarrhes est le meilleur, le plus agréable à prendre et le meilleur marché.

Le remède de Pico pour les catarrhes est le meilleur, le plus agréable à prendre et le meilleur marché.

Le remède de Pico pour les catarrhes est le meilleur, le plus agréable à prendre et le meilleur marché.

Bryson, Graham & Cie. Quelques chose de surprenant en ETOFFES A ROBES ET SOIE. Nous nous donnons nous-mêmes comme la meilleure maison pour étoffes à robes à Ottawa. POUR CE QUI REGARDE LES ARTICLES POUR ROBES NOUS AVONS C QU'IL Y A DE PLUS FASHIONABLE. Jour par jour nos ventes de toilette parlent pour elles-mêmes et deviennent de plus en plus satisfaisantes pour le public. Bargains en Etoffes à Robes. A part l'énorme stock, nous avons étalé aujourd'hui de nouvelles étoffes qui, pour certaines raisons seront les meilleures que nous ayons offertes. Garnitures de Robes. Le qu'il y a de mieux et de plus approuvé en Garnitures de Robes formera une importante partie de cette vente. Valeur insurpassable en Rideaux de Dentelles, court-pointe, Treeds, Drap à Monteaux, Serges, Satins français, Indiennes et Toiles à Nappes. Bryson, Graham & Cie. 146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. Quarters Généraux pour } Bargains en Epiceries. } 35 RUE O'CONNOR.

John Murphy & Co. IMPORTATEURS 66-68 Rue Sparks. DEMAIN SAMEDI SOIR NOUS RESTERONS OUVERTS JUSQU'À 9 HEURES. JOUR DES GANTS. Demain samedi, la foule accourt comme toujours dans notre département de gants. GANTS DE KIDS. Pas de commun gants de Kid chez nous, sont de première classe, nouveaux, et bon toujours en rayon des gants qui vont à ravir. Gants de Kid pour dames toutes couleurs, Gants de Kid pour dames toutes couleurs, Gants de Kid pour dames toutes les genres, Gants de Kid pour dames garantis. A VIS.—Nos Gants de Kid à 4 boutons, de 75c valent ceux vendus partout ailleurs 90c. et \$1.00. GANTS DE SOIE. Pour dames et enfants. Achetez vos gants de soie où vous trouverez le plus bel assortiment, et la valeur de votre argent, chez John Murphy & Co. Bonneterie et bas en coton pour dames. Bonneterie et bas de fil pour dames. Bonneterie et bas de soie pour dames. Bonneterie et bas de cachemire pour dames. Bonneterie de coton pour enfants. Bonneterie de fil pour enfants. Bonneterie de soie pour enfants. Bonneterie de cachemire simple et à tête pour enfants. Notre bonneterie, nos bas de printemps et d'été pour dames et enfants se vendent rapidement et donnent pleine satisfaction. Leur qualité et leurs prix plaisent à tout le monde. La bonneterie et les bas de fil et de coton INDESTRUCTIBLES pour dames et enfants sont fabriqués. Chaque paire de bas, noir garanti, à 10c. la paire pour femmes et enfants. Achetez vos gants et bas de John Murphy & Co. 66 & 67 Rue Sparks, Ottawa, RUE NOTRE-DAME MONTREAL. M. Henry St-Jacques qui a été chez D. Gardner et Cie pendant dix ans, est content dans notre établissement. Ses amis et connaissances feront bien de lui rendre visite.

Intéressante Découverte Brève PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIÉS. Il suffit de frotter légèrement les objets pour les parfumer (La Peau, le Linge, Papier, Lettres, etc.) L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie 207, RUE SAINT-HONORE, PARIS. Se vendent dans toutes les pharmacies, papeteries et Drogueries de Montréal.

PICO'S CURE FOR CONSUMPTION. La Meilleure Cure de la tousses. (Dixième édition) 25 CENTS.



Améliorations Locales

Il est donné avis que le Conseil Municipal de la Corporation de la ville d'Ottawa désire passer un règlement, en accord avec l'Acte Municipal, pour prélever une taxe de façade afin de payer les améliorations locales suivantes :

Un passage de 4 pieds 3 pouces en planches de trottoir sur le côté nord de la rue Cooper, entre les rues Bank et Kent ; aussi un autre en planches de trottoir sur le côté sud de la rue Cooper dans le quartier Wellington ; un passage de 6 pieds 3 pouces en planches de trottoir sur le côté nord de la rue Somerset, entre les rues Elgin et Emmett ; un passage de 6 pieds 3 pouces en planches de trottoirs sur le côté sud de la rue Cooper entre le lot 64 et le côté est de la rue Elgin ; un passage de 6 pieds 3 pouces en planches de trottoir sur le côté sud de la rue Albert entre le demi-lot ouest 64 et le côté est de la rue Metcalfe ; aussi sur le côté nord de la rue Albert, entre les rues Elgin et Metcalfe ; un passage de 4 pieds 3 pouces en planches de trottoir sur le côté nord de la rue Lewis, entre les rues Elgin et Metcalfe ; un trottoir de 4 pieds 3 pouces en planches de trottoir sur le côté est de l'avenue Henderson entre les

rues Théodore et Osgoode ; un passage de 6 pieds 3 pouces, en planches de trottoir sur le côté nord de la rue Maria, entre le côté ouest du lot 65 et de la rue Metcalfe ; un passage de 4 pieds 3 pouces en planches de trottoir sur le côté nord de la rue Waverly entre les rues Metcalfe et Bank ; un trottoir granolithique de 10 pieds devant le lot 24 et la moitié du lot ouest 25 sur le côté sud de la rue Sparks ; un trottoir de 4 pieds, 3 pouces en planches de trottoir sur le côté nord de la rue St James, entre les rues Bank et Kent ; un passage de 6 pieds, 3 pouces en planches de trottoir, sur le côté nord de la rue Flor noc, entre les rues Bank et Kent ; un trottoir de 4 pieds en granolithique sur le côté ouest de la rue Waller entre les rues Theodore et Nicholas ; un passage de 4 pieds trois pouces en planches de trottoir sur le côté sud de la rue Sophie, entre les rues Division et Le Breton ; aussi sur le côté est de la rue Division, entre le lot 4 inclusivement et la ligne vers le nord du lot 17 de la dite rue Sophie nord ; un trottoir de 6 pieds en granolithique sur la petite rue Sussex et la rue Bessier, faisant le devant du lot 4 de la dite rue Bessier nord ; un passage de 6 pieds et trois pouces, planches de trottoir sur le côté nord de la rue Cooper, entre les rues Metcalfe et Bank ; aussi sur le côté sud de la rue Cooper, entre les rues O'Connor et Bank ; un trottoir de 6 pieds et trois pouces, en planches de trottoir, sur le côté ouest de la rue Kent, entre les rues Gloucester et Maria ; aussi sur le côté sud de la rue Maria, entre la rue Kent et la ligne vers l'est du lot 19 sur le côté sud de la rue Maria ; un trottoir de 7 pds en granolithique sur le côté est de la rue William, entre la rue George et la partie ouest de la demie partie ouest de la moitié sud du lot lettre I ; un trottoir de dix pieds en granolithique sur le côté ouest de la rue Elgin, faisant face au centre et au sud de la partie est du lot 28 sur la rue Sparks sud et faisant face aussi à la partie est du lot 29 sur la rue Queen nord ; un passage de six pieds trois pouces, en planches de trottoir, sur le côté sud de la rue Wellington, entre la rue Preston et la quatrième avenue ; aussi sur le côté nord de la rue Wellington, entre la 1ère et la 4ème avenue, coût total \$397,00 ; part de la ville \$132,00 ; taxe spéciale, \$265,00 ; trottoir sur la rue Waverley, coût total, \$335,56 ; part de la ville, \$ 92,78 ; taxe spéciale, \$192,78 ; trottoir granolithique sur la rue Sparks, coût total \$470,25 ; part de la ville, \$153,30 ; taxe spéciale \$316,95 ; trottoirs sur la rue St Jacques, coût total, \$207,06 ; part de la ville, \$106,25 ; taxe spéciale \$100,81 ; trottoir sur la rue Florence, coût total \$298,00 ; part de la ville, \$99,33 ; taxe spéciale, \$198,67 ; trottoir granolithique sur la rue Waller, coût total, \$843,30 ; part de la ville, \$443,70,

Nous agrandissons notre manufacture et afin d'alléger le déménagement nous vendons, pour argent comptant, à des prix spéciaux toutes nos PORTES, FENETRES, JALOUSIES BOISERIES The E. B. EDDY Co. HULL. pris alors dans les fonds généraux de la municipalité, et être réparti ensuite comme taxes spéciales sur les terrains qui jureront des présentes améliorations. Trottoir sur le côté nord de la rue Cooper, entre les rues Bank et Kent, et sur le côté sud de la rue Cooper, entre la rue Bank et la partie ouest du lot 29, coût total \$346,12 ; part de la ville \$178,06, taxe spéciale \$178,06 ; trottoir sur le côté nord de la rue Somerset, coût total \$781,00 ; part de la ville, \$251,66 ; taxe spéciale \$479,34 ; trottoir sur le côté sud de la rue Gloucester et Maria ; aussi sur le côté sud de la rue Maria, entre la rue Kent et la ligne vers l'est du lot 19 sur le côté sud de la rue Maria ; un trottoir de 7 pds en granolithique sur le côté est de la rue William, entre la rue George et la partie ouest de la demie partie ouest de la moitié sud du lot lettre I ; un trottoir de dix pieds en granolithique sur le côté ouest de la rue Elgin, faisant face au centre et au sud de la partie est du lot 28 sur la rue Sparks sud et faisant face aussi à la partie est du lot 29 sur la rue Queen nord ; un passage de six pieds trois pouces, en planches de trottoir, sur le côté sud de la rue Wellington, entre la rue Preston et la quatrième avenue ; aussi sur le côté nord de la rue Wellington, entre la 1ère et la 4ème avenue, coût total \$397,00 ; part de la ville \$132,00 ; taxe spéciale, \$265,00 ; trottoir sur la rue Waverley, coût total, \$335,56 ; part de la ville, \$ 92,78 ; taxe spéciale, \$192,78 ; trottoir granolithique sur la rue Sparks, coût total \$470,25 ; part de la ville, \$153,30 ; taxe spéciale \$316,95 ; trottoirs sur la rue St Jacques, coût total, \$207,06 ; part de la ville, \$106,25 ; taxe spéciale \$100,81 ; trottoir sur la rue Florence, coût total \$298,00 ; part de la ville, \$99,33 ; taxe spéciale, \$198,67 ; trottoir granolithique sur la rue Waller, coût total, \$843,30 ; part de la ville, \$443,70,

taxe spéciale \$404,60 ; trottoir sur le côté sud de la rue Sophie entre la rue Le Breton et Bell, et sur le côté nord de la rue Sophie, entre les rues Le Breton et Division ; et sur le côté est de la rue Division entre le lot 17 rue Sophie nord et le lot 4 inclusivement sur l'est de la rue Division, coût total \$347,31 part de la ville, \$178,66 ; taxe spéciale, \$178,65 ; trottoir granolithique sur la petite rue Sussex et la rue Bessier, coût total, \$417,60 part de la ville \$148,8 ; taxe spéciale \$268,80 ; trottoir sur le nord de la rue Cooper, entre les rues Bank et Metcalfe, coût total, \$270,83, taxe spéciale \$541,67 ; trottoir sur le côté ouest de la rue Kent entre les rues Maria et Gloucester, et sur le côté sud de la rue Maria, entre la rue Kent et la ligne vers l'est du lot 19 sur le côté sud de la dite rue Maria, coût total \$302,60, part de la ville \$104,40, taxe spéciale \$198,20 ; trottoir granolithique sur la rue Elgin, coût total \$111,85, part de la ville, \$450,85 ; taxe spéciale \$660,80 ; trottoir sur le côté sud de la rue Wellington, entre la rue Preston et l'avenue Quatrième, et sur le côté nord de la rue Wellington, entre la 1ère et la 4ème Avenue, coût total, \$346,00, part de la ville \$432,66, taxe spéciale \$9 334

Une Cour de Révision sera tenue à l'Hôtel de Ville, le quatrième jour de juin, 1891, à l'heure de 7.30 dans l'après-midi pour entendre les réclamations contre la taxe proposée, ou au sujet du mesurage des trottoirs et passages ou pour d'autres motifs que les personnes intéressées auraient à faire et que la Cour est autorisée par la loi d'entendre.

W. P. LETT Greffier de la ville. Ottawa 23 mai, 1891.

C'est là, le Prince, plusieurs reprises de priorité des gouvernements. "L'Empire plébéien" n'est pas, en son origine, la force de diriger. Les Chambres, oligarchie confuse, ou les députés un pouvoir toujours contesté. C'est là, le Prince, plusieurs reprises de priorité des gouvernements. "L'Empire plébéien" n'est pas, en son origine, la force de diriger. Les Chambres, oligarchie confuse, ou les députés un pouvoir toujours contesté. C'est là, le Prince, plusieurs reprises de priorité des gouvernements. "L'Empire plébéien" n'est pas, en son origine, la force de diriger. Les Chambres, oligarchie confuse, ou les députés un pouvoir toujours contesté.

— Mais c'est le Constitution de 1850 au Prince. "Sans doute, reprit le Prince, mais la raison d'être de son ne peut pas se rattacher toujours son origine, qu'elle ou parlementaire, l'on a toujours été. Le Prince me présente des royalistes, culte qu'il y avait même au diapasos velle et des formules qui n'ont pas comme droit initiale, de jour en jour les grèves de l'organisation toute la France va de pareil à égalité. "L'œuvre politique, me dit-il, qu'délabrement administratif par Napoléon d'être achevée et plus grave, et singulièrement ne s'en occupe dans. Dans notre société immérielle

Publie par ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien Un An en Ville Un An par la Poste 12eme. ANNÉE CONVERS AVEC Prince Vic. Depuis que la mort a deux mois à Robert prince Victor le chef de la famille Napoléon, demandé si le prince adresser un manifeste sa politique, debarasser de toutes les entraves modifiées dans son général. "A ce double hier lui vous posé hier leurs, le Prince a pondre avec cette remarquable et cette saine qui forment le caractère. Le Prince ne fera ment aucun appel à "Je ne veux pas feste pour le moment clair, parce que je n'ai faire, ma pensée est La France est en République cette forme de gouvernement faire le bonheur de tes je l'accepterais sans, heureux et fier de miens ont joué dans riense et féconde de deux fois déjà, après crises, l'Empire a votes de la nation cons ération de la l'autorité, et je croi cheut une solution républicaine, leant un jour à reconnaître l'Empire organisé, tortillé par la stabilité démodées par rais par goût, pos-évent rien sans être enco Napoléons : La tra d'elle-même grâce à raine discrédité. "La République effet le triomphe de risme avec ses faiblt raditionnelles, es mod tuelles ; et comme l'rait forcément, elle de s'incliner devant Chambres, oligarchie confuse, ou les députés un pouvoir toujours contesté. C'est là, le Prince, plusieurs reprises de priorité des gouvernements. "L'Empire plébéien" n'est pas, en son origine, la force de diriger. Les Chambres, oligarchie confuse, ou les députés un pouvoir toujours contesté. C'est là, le Prince, plusieurs reprises de priorité des gouvernements. "L'Empire plébéien" n'est pas, en son origine, la force de diriger. Les Chambres, oligarchie confuse, ou les députés un pouvoir toujours contesté.

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LE COLONEL ET LE LIEUTENANT

(Suite)

— Vous ne buvez pas votre absinthe ?

— Excusez-moi, mon cher camarade, vous savez que je suis encore au régime.

— Je vous plains ; alors passez-la-moi ; je ne crains pas d'avoir double ration. Lieutenant Robert tenez, vous me plaisez. D'abord, vous devez, comme moi, détester le colonel. Seulement, c'est dommage que vous ne soyez pas assez trougrier ; mais cela viendra, surtout si vous voulez suivre mes conseils, et, pour commencer, je vais vous donner sur le-champ la preuve que vous m'allez à présent ; c'est pourquoi, bien que vous soyez mon cadet et de beaucoup je vous autorise à me tutoyer.

A la suite de cet entretien, Robert s'empressa d'écrire à Maurice pour réclamer son invitation, et afin d'être bien certain qu'on ne viendrait pas l'enlever à Tours, il résolut de se mettre en route, sans retard pour le Poitou.

Comme s'il eût dû être récompensé aussitôt de cette bonne résolution, il reçut ce jour-là même, une lettre de sa mère, une lettre qu'il couvrit de baisers, ni plus ni moins que si elle eût été celle d'une amie adorée. C'est par l'entremise du maréchal des logis Bougnier que la lettre dont il s'agit lui parvint, et comme il l'interrogeait avec avidité, au sujet de cette lettre, ce dernier répondit avec une bonne foi manifeste :

— Vous me croirez si vous voulez, mon lieutenant, mais, sur ma parole de maréchal des logis, je n'ai jamais vu plus que vous sur tout cela. C'est ma femme, ma chère Lucienne, qui m'a envoyée cette lettre pour vous, sans me dire de qui elle la tient ; même qu'elle ajoute dans son mot d'écrit, que si vous prenez de l'ennui au moulin ce qui est bien possible, vous pouvez aller faire un tour à Paris.

— Mais, mon pauvre Bougnier reprit Robert, pour aller à Paris, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, dit-on, et vous savez bien que je n'en ai pas.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon lieutenant, reprit le vieux maréchal des logis, on vous en trouvera, de l'argent.

— Qui donc m'en trouvera ? — Eh ma femme, pardonne ! — Votre femme, Bougnier ! Je suis déjà son obligé de beaucoup et je ne veux pas accroître ma dette.

— Dame ! mon lieutenant, je répète seulement ce qu'on m'a chargé de vous dire. Le reste ne me regarde pas. Faut croire que ma femme a reçu de l'argent en votre honneur de qui j'en ignore.

R. De qui ? demanda pas davantage ; car il avait compris instinctivement que la proposition qui lui était faite ne pouvait émaner que d'une seule personne, de sa mère, et il commençait à se rendre compte d'une infinité de détails qui, bien souvent, avaient soulevé son attention comme autant d'énigmes, sans qu'il ait pu parvenir à les résoudre.

Cette madame Bougnier, qu'il se souvenait à peine d'avoir entrevue quelquefois dans les premières années de sa vie, avait été l'intermédiaire dévouée chargée de veiller sur lui, de pourvoir à son éducation et à tous ses besoins ; mais la main maternelle, bien qu'invisible, ne s'était jamais retirée de lui. Il était évident que tous les frais de son entretien et de son enseignement qu'il avait reçu au séminaire avaient été acquittés par les soins de cette mère inconnue, qui s'était révélée à lui dans le moment le plus solennel de son existence.

Seulement, par quels moyens mystérieux une obscure paysanne du Poitou, fille d'un pauvre menuisier, et femme d'un vieux sous-officier de Hussards, pouvait-elle se trouver rattacher à la destinée d'une personne qui, par son éducation, par ses manières, sa mise même, appartenait évidemment à une toute autre classe de la société ?

Bien que Robert se fût engagé solennellement envers sa mère à ne jamais chercher à pénétrer le secret de sa naissance, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une émotion mêlée d'une satisfaction intime et profonde en pensant que la personne qu'il allait revoir possédait toute la confiance de cette mère idolâtrée, à peine entrevue par lui deux fois dans la vie, et qui n'avait voulu se montrer à ses yeux avec son véritable caractère qu'au moment où il pouvait être tenté de voir en elle

un ange, descendu du ciel, pour l'aider à franchir les portes du tombeau.

Toutes ces pensées fermentaient dans l'esprit de Robert pendant qu'il montait en diligence pour se rendre aux environs de Poitiers, dans cette partie nord-ouest de la province qui se rapproche à la fois, par Chinon et Richelieu, de l'Anjou et de la Touraine, et qui à le mieux gardé l'empreinte des pas du grand cardinal. Bougnier, qui était venu, comme on dit vulgairement, lui faire la conduite jusqu'à la diligence, il y avait encore des diligences dans ce temps-là, Bougnier aurait bien voulu l'accompagner dans ce voyage, mais, comme il avait obtenu un congé l'année précédente, il n'y fallit pas songer. Robert partit donc seul, muni de toutes les instructions nécessaires pour arriver à bon port au moulin.

Il avait bien une vague idée d'être venu là dans son enfance ; tout-fois le moulin, son emplacement, sa position topographique, et ses hôtes eux-mêmes, à l'exception de madame Bougnier, dont il avait reçu plusieurs fois la visite au parloir du séminaire, étaient comme perdus dans la brume des souvenirs du jeune officier. On se rappelle en effet, que, à la suite d'une grave maladie, et sur l'avis même des médecins, Robert avait passé sans transition du séminaire au régiment, et que, à peine incorporé, il avait dû se rendre en Algérie, où il venait de séjourner pendant cinq ans.

Robert quitta la diligence, à l'endroit de la route qu'on lui avait indiqué, et, après s'être muni d'un guide chargé de porter à valise, il s'engagea d'un pas allègre dans les sentiers qui, à travers les prairies, conduisaient au moulin du père Delphin Pichard.

Alors il se fit dans le cerveau du jeune homme un véritable réveil, et il commença à se remémorer les divers accidents de cette pittoresque qui se déroulait devant ses yeux.

Il pouvait être six heures du soir, lorsque Robert entra, avec son guide, dans cette façon de paradis terrestre, où le silence n'était troublé que par le mugissement solennel des rachs paisant dans les hautes herbes et par le bruit lointain et cadencé de la meule du moulin qui semblait accompagner de son tic-tac joyeux les trilles des pinsons et des fauvettes. Quel était alors l'objet des pensées du jeune lieutenant ? Il serait téméraire de rien préciser à cet égard.

Sans doute, il se plaisait à évoquer les jours de son enfance ; mais ces jours-là, on le sait, avaient été bien ternes, bien incolores ; sans doute aussi il se réjouissait en songeant qu'il allait trouver enfin au moulin une personne avec laquelle il pourrait causer quelquefois de sa mère, tout en respectant l'incognito qu'elle voulait garder vis-à-vis de lui ; mais quand on se trouve transporté dans un paradis terrestre et qu'on a vingt-deux ans, n'est-il pas permis de supposer qu'à ces préoccupations bien légitimes il vient s'en joindre d'autres, surtout alors que le fantôme d'un « EYE » quelconque plane à l'horizon ?

Au milieu de ces préoccupations, de ces rêveries, si l'on veut le bruit du pas d'un cheval se fit entendre à peu de distance, et Robert se réveillant comme en sursaut, porta ses regards devant lui, dans la direction d'où venait ce bruit.

Presque au même instant un cavalier, en costume mi-partie campagnard et chaussé de grandes bottes à l'écuycue, passa sur le rebord du sentier où l'officier se trouvait engagé et, suivant l'usage traditionnel, aujourd'hui encore en vigueur dans les campagnes, il salua très-poliment Robert et adressa de la main à son guide un petit signe familierement amical.

Cédant à un instinct de curiosité assez naturel en pareil cas, Robert ne put s'empêcher de rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors vis-à-vis du paysan qui portait sa valise.

— Quel est donc, lui dit-il, ce monsieur qui vient de me saluer en passant ?

— C'est le médecin, bonnes gens, répondit le paysan en employant cet idiotisme poitevin qui, dans les vallées qu'arrosent la Vienne et le Clain comme dans tout l'intérieur du pays, semble vraiment le foud de la langue, et il ajouta : M'est avis qu'à cette heure le médecin reviend du moulin.

— Le médecin ! Reprit Robert av. en un jérédu, il y a donc quelqu'un de malade au moulin ?

— Est-ce que vous ne le savez pas ? c'est la meunière, bonnes gens ! Elle est peut-être bien morte à cette heure, d. J'aurais dû le demander.

— Le meunière ! s'écria Robert

en se frottant le front, la fille du père Delphin Pichard ! Mais est-ce possible ? elle a écrit à son mari il y a quatre ou cinq jours à peine, et elle se portait alors à merveille.

— Que voulez-vous, bonnes gens ! reprit sentencieusement le paysan, le bon Dieu ne prévient personne.

— Mais quelle est la maladie de cette pauvre femme ?

— Ah ! dame ! mon bon monsieur, je ne savons pas : on a parlé comme cela d'un transport de fièvre au cerveau.

Ah ! ciel ! murmura Robert atterré ; courons bien vite. Si je ne dois pas la retrouver vivante, je sens que je ne m'en consolerais jamais.

C'est qu'en effet, si fugitives, qu'eussent été ses relations avec cette femme dont le souvenir même était gravé dans sa mémoire d'une façon indécise Robert se rendait compte instinctivement qu'avec elle allait disparaître le seul intermédiaire sur lequel il pût compter auprès de sa mère.

Sa mère ! Sa véritable, son unique amie, tout à l'heure encore il était sur le point de l'oublier pour le fantôme charmant d'une jeune et jolie fille. La rencontre de ce médecin de campagne, la foudroyante nouvelle qui en avait été la suite, tout cela n'était-il pas un avertissement et peut-être une punition du ciel ? N'oublions pas que Robert avait été élevé dans un séminaire du Poitou et que son éducation, son caractère et toutes les circonstances de sa vie devaient le prédisposer singulièrement aux idées superstitieuses.

Quoi qu'il en soit, c'était en effet un lamentable spectacle qui l'attendait à son arrivée au moulin du père Delphin Pichard. La meunière, ainsi qu'on nommait la femme du maréchal des logis Bougnier, n'était plus morte ; mais, à la suite d'une congestion cérébrale, elle avait été frappée d'une attaque de paralysie. Ce mal terrible, en gâtant sa langue, avait anéanti chez elle l'intelligence et la mémoire. Aussi elle n'eut qu'un regard va et retour pour ce jeune officier dont elle paraissait si souvent dans le passé et qu'elle se faisait une telle fête de revoir.

Après d'elle se tenaient, les yeux noyés de larmes, son père, le meunier Delphin Pichard, vieux soldat du premier empire, et sa fille, unique fruit de son mariage avec le maréchal des logis Bougnier, une gentille brunette de dix-huit ans qui faisait alors, pour la première fois sans doute, l'apprentissage d'un véritable chagrin.

Robert échangea avec ces braves gens un bon triste accolade. Le grand-père et sa petite fille ne pouvaient, au milieu de leur douleur, se lasser de le contempler avec une curiosité naïve. Son nom, ses actions de guerre avait retenti si souvent sous ce toit rustique, dont il était devenu l'idole, une idole jusqu'aux inconnue et par cela même encore plus vénérée !

Et puis c'était un officier, décoré, tout blanc-bleu qu'il était, pour employer le langage militairement trivial du père Delphin Pichard. C'est-à-dire qu'il arrivait au moulin avec les deux aureoles qui, aujourd'hui encore ont cours très-pus de prestige auprès des habitants des campagnes.

Pourtant ni l'aïeul, ni la jeune fille n'osaient ouvrir la bouche, paralysés qu'ils étaient à la fois par le, émotions auxquelles ils étaient en proie, et par le respect que leur insintrait l'ancienneté leur hôte. A la fin, Lucienne, c'était le nom qu'il avait reçu la jeune fille afin de la distinguer de sa mère, qui se nommait Lucienne, Lucienne s'écria :

— Grand-père, M. Robert doit avoir besoin de se reposer un peu. Voulez-vous le conduire dans sa chambre ? Pendant ce temps-là, je resterai ici avec de ma pauvre maman. Vous n'oubliez pas de remettre à M. Robert ce qu'elle avait reçu pour lui ces jours derniers avant de tomber si malade.

Le père Delphin se mit en devoir d'accomplir le vœu de Lucienne, et bientôt Robert se vit installé, par les soins du vieux meunier, dans une chambre assez propre, quoiqu'un peu aéré, au mieux qu'on avait pu ; puis le père Delphin-Pichard le laissa seul, non sans avoir au préalable remis entre ses mains une petite boîte cachetée de pourvue de toute souscription. Robert s'empressa de l'ouvrir.

(A Continuer)

CATARRH advertisement with image of a person and text describing the medicine.

Bryson, Graham & Cie. advertisement for clothing and fabrics, including 'ETOFFES A ROBES ET SOIE' and 'Bargains en Etoffes à Robes'.

Advertisement for 'Parfums Ess. Oriza Solidifiés' by L. Legendrand, featuring an image of a perfume bottle.

PISO'S CURE FOR CONSUMPTION advertisement with an image of a person.

Améliorations Locales advertisement with an image of a factory or industrial site.

The E. B. EDDY Co. advertisement for doors, windows, and blinds, including a detailed list of prices and services.

John Murphy & Co. advertisement for clothing and fabrics, including 'GANTS DE KIDS' and 'GANTS DE SOIE'.

The E. B. EDDY Co. advertisement for doors, windows, and blinds, including a detailed list of prices and services.